



ISSN 1951-6436

ISSN en ligne 2260-8060

A la confluence de deux cultures : « God's Mischief » de Maniyambath. Mukundan

Nalini J. Thampi

Pondicherry University, Inde
drnalinijthampi@yahoo.co.in

Reçu le 13-08-2014 / Évalué le 06-02-2015 / Accepté 14-09-2015

Résumé

Parmi les auteurs contemporains de l'espace littéraire de l'Inde du Sud, Maniyambath Mukundan, né le 10 septembre 1942, a le mérite d'être décoré du titre honorifique de *Chevalier des Arts et des Lettres* en 1998. Il écrit dans sa langue maternelle, le malayalam, mais son œuvre se distingue par l'alliance parfaite de deux cultures d'où le Kerala et la France émergent dans une perspective contrastive. Sept des œuvres de Maniyambath. Mukundan sont traduites en anglais. Nous allons présenter ici les liens franco-indiens qui se nouent dans « God's Mischief ». C'est la traduction anglaise de Prema Jayakumar, parue en novembre 2002, du roman de Mukundan intitulé « Deivathinte Vikrithigal », qui fut décerné le Prix du Sahitya Akademi en 1989. Ce roman juxtapose les modes de vie d'une famille française et indienne dans la période post-Indépendance, et les rapports qui les lient. Il est intéressant de noter comment dans cette œuvre, la culture française influence encore l'ethos de Mahé, même 35 ans après la libération de Mahé en 1954 quand les Français l'ont quitté.

Mots-clés : Mahé, colonisation, post-Indépendance, Thiyyas, Franco-Indiens, rêves, réalité, nostalgie, exode

At The Confluence of Two Cultures : *God's Mischief* by M. Mukundan

Abstract

Among the contemporary writers from the literary scenario of South India, Maniyambath Mukundan, born on 10th September 1942, has the merit of being awarded the honorific title of *Chevalier des Arts et des Lettres* in 1998. He writes in his mother tongue, Malayalam, but his work perfectly illustrates the blend of two cultures wherein Kerala and France emerge in a contrastive perspective. Seven of Mukundan's works have been translated in English. This paper will analyse the Franco-Indian links which are revealed in « God's Mischief ». It is the English translation by Prema Jayakumar, published in November 2002, of Mukundan's novel titled « Deivathinte Vikrithigal », which won the Sahitya Akademi Award in 1989. This novel simultaneously highlights the ways of living by a French and an Indian family in the post-Independence period, and the rapport binding them. It is indeed interesting to note how in this novel, the French culture still influences the ethos of Mahé, even 35 years after the liberation of Mahé in 1954 when the French quit it.

Keywords : Mahé, colonization, post-Independence, Thiyyas, Franco-Indians, dreams, reality, nostalgia, exodus

« *Les Thiyyas de Mayyazhi adoraient l'Adithiyya aussi bien que la Madonne de Mayyazhi.*

[...] quand le festival de la Madonne clémentine commençait, les Moplas portaient une croix autour du cou et se mêlaient aux Chrétiens locaux pour observer les célébrations.»¹

Dans un monde menacé de choisir entre le désert de l'uniformité globalisante et la jungle du fanatisme aveugle, la culture et l'écriture sont les facteurs rédempteurs qui se remarquent même quand tout s'oublie. Parmi les auteurs contemporains de la scène littéraire de l'Inde du Sud, Maniyambath Mukundan (né en 1942) est l'un des pionniers de la modernité, un écrivain qui illustre parfaitement dans ses œuvres l'intégration de deux cultures totalement différentes. Il a été le Président du Kerala Sahitya Akademi d'octobre 2006 à mars 2010.

Originaire de Mahé au Kerala, Maniyambath. Mukundan quitte jeune sa ville natale et arrive à Delhi où il travaille à l'Ambassade de France jusqu'à sa retraite. En tant qu'Attaché Culturel indien, ses efforts infatigables pour effectuer une fusion de cultures variées lui donnent une certaine renommée. Le titre honorifique de « Chevalier des Arts et des Lettres » lui est décerné en 1998 par le Ministère des Arts et Culture du gouvernement français pour son immense contribution à la littérature indienne.

La plupart de ses romans dépeignent les épreuves et les vicissitudes de jeunes en proie à l'angoisse, engagés dans une recherche existentielle pour affirmer leur identité et remettre de l'ordre dans une vie chaotique: savoir surmonter l'absurde et donner du sens à son existence est un thème qui montre clairement l'influence de Camus et de Sartre sur Mukundan. Ainsi, grâce à ses écrits captivants, Mukundan essaye de transcender l'écart différentiel entre les cultures mahésienne et française pour les rapprocher dans une représentation emblématique.

Nous analyserons ici le lien franco-indien dans *God's Mischief*, la traduction anglaise parue en novembre 2002 de *Deivathinte Vikrithigal* qui gagna le Prix de la *Sahitya Akademi* en 1989 et fut même adapté en film. Ce roman de Mukundan révèle le train de vie d'une famille française et indienne, et les rapports qui lient ces deux familles. Il est, en fait, intéressant de noter dans cette œuvre comment la culture française influence encore l'esprit de Mahé, même 25 ans après que les Français aient quitté ce comptoir en 1954.

Quand le syndrome du « tout Coca-Cola », ou « tout Ayatollah » perturbe petit à petit la paix et l'harmonie de notre univers, les œuvres de Maniyambath Mukundan sont vraiment louables dans leur tentative de réaliser une confluence de deux cultures et ainsi de contrer la vague radicale du chauvinisme.

De sa longue mission à l'Ambassade de France, Mukundan a développé son optique de la littérature et des arts qui lui a ainsi permis d'être en contact constant avec les domaines littéraires et artistiques en France. En effet, il a adopté un style moderne et expressif où percent des traces de Symbolisme, de Surréalisme et de Cubisme : *Les Arabes volaient comme des chauves-souris énormes sur Mayyazhi, leurs larges caftans noirs s'enflant comme des ballons. Père Alphonse les rejoignait, volant comme une mouette parmi les corbeaux*². Profondément attaché au Kerala, Mukundan a aussi décrit le milieu socio-culturel post-colonial, et ses réflexions sont appréciées pour leur perspicacité et leur perspective sur l'histoire du colonialisme, qu'on ne peut trouver que dans l'œuvre d'un historien.

Tous ceux qui vivent à Pondichéry et ses anciens comptoirs ne peuvent s'empêcher de remarquer les vestiges de la culture française, souvenirs du passé colonial qui existent toujours, malgré le processus de décolonisation. Les œuvres de Mukundan n'en sont pas non plus exempts, tout comme sa région natale de Mahé (ou *Mayyazhi*, comme on l'appelle en Malayalam), une des colonies françaises d'antan. Cet auteur de langue malayalam a présenté de remarquables aperçus sur les problèmes que peuvent entraîner la colonisation et la décolonisation.

Mukundan considère la vie comme une élegie et la plupart de ses œuvres sont marquées par la douleur, l'anxiété, et la misère. *God's Mischief* nous raconte l'histoire pathétique de personnes qui vivent dans des conditions misérables à Mahé après l'Indépendance, tout en se rappelant la gloire et la fortune dont ils ont joui durant le régime français. La conséquence paralysante du colonialisme est la *clochardisation*³ qui affecte les indigènes après la décolonisation quand ils sont forcés de vivre comme des va-nu-pieds sans un revenu régulier. Dans *God's Mischief*, nous remarquons également les problèmes que les Mahésiens affrontent en vivant jusqu'à ce que certains des jeunes fassent fortune soit en France, soit à Dubai, et réalisent les petits rêves de leur famille appartenant à la classe moyenne, effaçant ainsi l'instabilité économique de la période postindépendance.

Ce roman oscille entre l'évocation d'un passé majestueux durant le règne colonial et la réalité de l'Indépendance quand Mahé essaye de redresser petit à petit les méfaits du passé et de se façonner un avenir nouveau.

God's Mischief révèle les souvenirs du règne colonial à Mahé pendant presque 230 ans, et présente deux types de protagonistes : les Créoles⁴ comme le Père

Alphonse et sa famille, et les Mahésiens comme KumaranVaidyar et al. Parmi ces Indiens, nous discernons ceux qui respectent et regrettent le régime colonial pour finalement émigrer en France, comme l'avocat Kunhaman, dont la *famille avait obtenu l'éducation et la fortune en servant les Blancs*⁵. Il y a aussi des Mahésiens tels le riche Arupurayil Kadungan qui *n'a jamais baissé la tête devant les Blancs*⁶. Certains comme KumaranVaidyar qui vit au jour le jour et essaye de son mieux d'aider son peuple de Mayyazhi, et finalement, d'autres tels que les Communistes et les Naxalites qui sont farouchement opposés à la domination coloniale et capitaliste, ainsi Madhavan et Shivan qui sont constamment en fuite.

Dans ce roman, les personnages sont les représentants non seulement de leur identité culturelle, mais aussi de leur héritage colonial. Le Père Alphonse tente d'échapper aux différents pièges de la vie grâce aux ailes du haschich ou du royaume imaginaire qu'il se construit par ses pouvoirs de magie. Le regret du régime colonial anime encore sa femme, Maggie, qui désire maintenir la culture française et revivre le passé glorieux, mais elle est enfermée dans la réalité douloureuse du présent post-colonial : *Il y avait une époque où elle portait des robes de soie et marchait la tête haute autour de Mayyazhi, bras dessus dessous avec un Père Alphonse habillé d'un costume et chapeau. Elle avait été le centre d'attraction de tous alors. Et maintenant, elle n'avait pas une robe qui ne fut raccommodée ou une paire de savates qui n'eut de trous. Le filet noir qui tenait ses cheveux était démaillé*⁷. Puisqu'elle veut vivre sa vie selon ses propres idées, elle n'hésite pas à succomber à l'Indien Dharmapalan qui la séduit avec ses airs de nouveau riche et sa fortune ; elle survit grâce à l'aide financière de l'Indien. Le fils de Maggie et d'Alphonse, Michael, s'enfuit vers la France. Plus tard, quand il visite parfois Mahé, il met en avant la soi-disante richesse qu'il aurait amassée et offre des cadeaux à tous les Mahésiens qu'il connaît. Mais quand il quitte Mahé pour rentrer en France, il le fait en empruntant de l'argent. Sa mère qui avait placé en Michael tout son espoir, se rend compte assez vite que l'or offert par son fils n'est que du toc ! La fille de Maggie, Elsie, est totalement à l'aise parmi les Indiens et passe une enfance idyllique avec les jumeaux, Shivan et Shashi, les fils de KumaranVaidyar : ils vont à l'école en trio, cueillent des fleurs ensemble pour la décoration florale du *Onamathapoo*, prient au temple d'Adithiyya où ils comptent se marier ! Complètement assimilée à la culture mahésienne, Elsie déteste porter des robes et souhaite se draper en saris : *Pourquoi veux-tu porter un sari ? Qu'es-tu, une Thiyya ? Madame Maggie se fâcha. Elsie abhorrait les robes. Quand Maman allait à l'église en robes courtes dévoilant ses jambes, Elsie avait honte*⁸.

Cependant, Elsie et Shashi cèdent à leurs pulsions adolescentes, et sont forcés de payer le prix de leur folie juvénile. Accablé de culpabilité pour avoir ruiné la

vie insouciant de Elsie et pour l'avoir rendu mère à treize ans, Shashi devient un ivrogne irrécupérable. Quant à Elsie, sa mère l'emmène à Pondichéry et la fait avorter. La pauvre Elsie n'aura pas davantage de chance par la suite. Elle épouse le Créole, Douglas, et lui donne une fille. Mais Douglas part en France, abandonne Elsie et la laisse sans ressource. Celle-ci n'a pas d'autre recours que de se prostituer pour élever sa fille. Elsie qui détestait les robes courtes, est maintenant toujours vue *avec des lèvres peintes et une robe courte*⁹ - *la prostituée la plus célèbre*¹⁰ ... à Mahé. Le sort funeste d'Elsie et de sa famille semble sonner le glas de tous les abus du règne colonial et de ses responsables : il annonce clairement la ruine des Blancs et de leurs partisans qui ont dominé Mahé à une période de l'histoire. Leur belle époque est transitoire et vouée à la destruction : *Leur orgueil et leur style de vie somptueux deviennent des souvenirs du passé*¹¹ [...] *Les Blancs et leur règne faisaient partie des histoires de grand'mères*¹².

Quant au révolutionnaire Madhavan, fils du balayeur de l'hôpital, Kunchirutha, il semble vivre une vie sans aucun but, attendant passivement que le chef du mouvement révolutionnaire le récompense d'un emploi pour ses prises de position passionnées dans le passé contre les colons. Mais c'est en vain ! La motivation de Madhavan pour lutter contre la domination française est maintenant épuisée, et il se sent perdu dans cet environnement postindépendance : *Les Blancs l'avaient exilé. Et maintenant, ses propres gens le forçaient à quitter sa région*¹³. Quand il constate qu'il n'a aucun avenir qui vaille à Mahé ou en Inde, il renonce à sa ferveur patriotique et s'enfuit à Dubai où il amasse de l'argent. Mais dans l'Inde de la période postindépendance, l'histoire se répète avec Shivan qui tue le riche Kadungan dans une tentative pour libérer les pauvres de son emprise. Cependant, Shivan refuse de fuir comme Madhavan vers Dubai, et il est incarcéré, au grand désespoir de son père, KumaranVaidyar, qui avait rêvé l'avenir de Shivan, pensant qu'il deviendrait un brillant médecin...

La richesse attire également Dharmapalan, le fils du chevrier Chathu, et Phalgunan, un autre personnage : les deux font fortune en France, et à leur retour, ils jouent les seigneurs devant les autres Mahésiens, leurs compatriotes : « *Maintenant, Dharmapalan se pavait autour, fumant des cigarettes parfumées et achetant de gros poissons. Son père et sa mère étaient méconnaissables. Chathu n'était pas seulement plus gros, mais son teint aussi s'était éclairci. Maintenant, les gens de Mayyazhi savaient que le teint des Thiyyas devenait moins foncé quand ils avaient de l'argent*¹⁴. » Cependant, un discret courant de jalousie s'installe à l'égard des aventuriers cherchant fortune en France et à Dubai : *Quand Madhavan était d'abord venu de Dubai, les gens comme Dharmapalan qui recevaient une pension française avaient perdu leur importance. Les Mahésiens ont admiré Madhavan. Et*

*maintenant, ils vont aller flairer Moosa - les ingrats*¹⁵ ... Dharmapalan n'hésite pas à remettre Madhavan à sa place, le dénigrer et minimiser sa fortune faite à Dubai : «*Il n'y a que du sable et des dates à Dubai, [...] C'est un endroit maudit*¹⁶. Il croit fermement que la France est le seul endroit où l'on peut amasser de l'argent. Mais les Mahésiens sont finalement convaincus que Dubai est, en fait, un meilleur Eldorado que la France quand ils voient les liasses de billets que Madhavan possède, les villas qu'il achète, et les voitures renouvelées tous les six mois.

La richesse de ces indigènes peut être comparée à celle des Blancs durant leur règne colonial. À cette époque, les Français invitaient M. Alphonse pour les fêtes de Noël et celles de la République où il montrait sa prouesse à effectuer des tours de magie, qui était récompensée de beaucoup d'argent et de cadeaux. Après le départ des colons français, M. Alphonse et sa famille ne quittent pas Mahé, mais leur fortune diminue petit à petit, et la misère les accable bientôt : *Il n'aurait jamais imaginé que les Blancs quitteraient Mahé, le rendant si pauvre qu'il ne pourrait même pas acheter du poisson des bateaux sur la côte*¹⁷... Seulement son fils, Michael, quitte Mahé pour la France, et les trois autres membres de sa famille, à savoir, M. Alphonse, sa femme, Maggie, et sa fille, Elsie, restent dans cette ville. M. Alphonse et Elsie deviennent totalement acculturés et s'intègrent au train de vie mahésien. Leurs meilleurs amis sont des Indiens. Mais Mme Maggie se cramponne encore obstinément aux influences de ses origines et à la culture française, et conserve les codes vestimentaires et l'allure d'une femme européenne. Auparavant, si méprisante envers les Thiyyas, elle s'abaisse finalement à vivre de la charité de son bienfaiteur indien, Dharmapalan, qui n'hésite pas à l'exploiter sexuellement. Plus tard, face aux vicissitudes de la société mahésienne, Elsie aussi succombe à Shashi et devient une prostituée. M. Alphonse gagne également de l'argent en montrant ses tours de magie à des mécènes indiens comme Madhavan. Tous ces changements radicaux dans la vie créole suggèrent en quelque sorte un avilissement des colons et une revanche subtile des Indiens sur les Blancs.

Il est intéressant de noter que dans les anciennes colonies anglaises, le sentiment de nostalgie pour un passé colonial dont on se remémore le souvenir est assez peu perceptible. Mais à Mahé, nous constatons que le souvenir et l'influence des Français restent encore enracinés dans l'esprit de ce *Manohara-Azhi*, endroit idyllique bercé par le fleuve : *Les Métis et les Chrétiens, les Thiyyas et les Moplas, tous s'aimaient et vivaient paisiblement dans cette belle région de Mayyazhi - une création du grand magicien résidant au ciel - bornée d'un côté par la mer et des deux autres côtés par la rivière*¹⁸. Les bienfaits du régime français sont évoqués avec beaucoup de nostalgie : *Il y avait une abondance de nourriture et de boissons quand les Blancs étaient ici. Ils donnaient des pensions aux malades et aux indigents et des*

rationnements gratuits à ceux qui ne pouvaient se permettre d'acheter du riz et des vêtements. Ne te rappelles-tu pas comment les pauvres pêcheurs ont pleuré quand les Blancs ont fait au revoir de la main et se sont éloignés sur leurs navires¹⁹ ? En fait, le départ des Français a terriblement affecté le revenu de la classe modeste du prolétariat, comme pour le cuisinier Othenan : La région devint misérable quand les Blancs sont partis [...]. Il n'y a plus rien à manger ou à boire. Je n'ai jamais ainsi souffert dans ma vie. Mes enfants sont habitués à manger du pain et du beurre. Maintenant, je ne peux même pas leur donner du gruau²⁰. La blanchisseuse, Kallu, regrette amèrement ces jours où les Blancs lui donnaient des paquets de linge à laver : Cet endroit est allé à vau-l'eau depuis que les Blancs sont partis²¹. L'école et les études supérieures en France sans aucun frais à payer avaient, d'ailleurs, transformé certains enfants de pêcheurs en médecins et ingénieurs des plus chics.

Quelques Mahésiens ayant amassé de l'argent en France ou à Dubai, n'hésitent pas à partager leur fortune avec les gens de la région qui, à nouveau, commencent à vivre une vie luxueuse comme dans le passé quand les Français régnaient : *La prospérité de ces hommes riches et généreux rehaussait de brillant le soleil de Mahé. Et donc, pour remplacer les Blancs qui avaient disparu, une nouvelle communauté d'hommes opulents a grandi, portant le souvenir immortel du soleil colonial à l'esprit. Les rênes de la vie économique et sociale à Mahé seront dans leurs mains désormais²².*

Bon gré, mal gré, les protagonistes de Mukundan semblent admirer l'étranger, cet ailleurs toujours meilleur, qui leur a donné une abondance de richesse, améliorant ainsi leur niveau de vie dans leur région native indienne. Leurs voyages fréquents en France et Dubai leur ont même donné un teint clair comme celui des étrangers : *Chaque fois que [Phalgunan] venait de France pendant ses congés, il paraissait plus clair de teint que durant sa visite précédente. Le jour où il rentre de bon au pays, il était aussi clair que les Blancs -un Thiyya blanc²³! Ainsi, le changement de fortune a également amené un certain éclat à leur physique : « [Assainar] était devenu plus clair de teint et avait plus belle prestance dans sa vieillesse. [...] Shivan était étonné de voir la transformation que l'argent effectuait chez les Mahésiens²⁴.*

Mukundan a également essayé d'illustrer la confluence des cultures françaises et mahésiennes et le syncrétisme dans son roman, *God's Mischief*, en s'attachant à la fête hindoue de Theyyam Thira et aux célébrations de l'Église Sainte Thérèse où toutes les communautés participent. Les Mahésiens invoquent le Dieu Adhithiyya aussi bien que la Madonne de Mayyazhi en temps de détresse. Il n'y a pas de fanatisme religieux divisant les Mahésiens : Madhavan aide Moosa à amasser sa fortune à Dubai, et M. Alphonse célèbre Noël grâce au prêt opportun de Madhavan.

Moosa aide financièrement Shivan à poursuivre ses études. Assainar, M. Alphonse et KumaranVaidyar sont de grands amis, même s'ils sont de confessions religieuses différentes : *Ces deux hommes de Mayyazhi ont marché jusqu'à l'église de la Madonne. Aucune arrière-pensée de différence en caste ou religion n'existait entre ces deux amis également démunis d'espoir et de rêves. Leur Dieu était unique*²⁵.

Normalement, quand deux cultures se rencontrent, de nouvelles idées et des schémas différents de comportement se dessinent. Mais dans *God's Mischief*, ces échanges s'arrêtent juste avant qu'il n'y ait une variation ou un continuum de fusion, avorté chaque fois : la réunion permanente d'Elsie et de Shashi ne se concrétise pas, la liaison de Maggie et de Dharmapalan est clandestine jusqu'à ce que les ravages du temps et de l'âge y mettent fin. Un métissage entre races aurait effacé les différences culturelles et momifié l'espace colonial grâce à une union concrétisée, mais cela ne paraît pas réalisable. C'est comme si le syndrome de 'l'Est et de l'Ouest qui ne se rencontreront jamais affectait inconsciemment ces protagonistes. Ceux-ci semblent douter si le nouveau système social mahésien approuvera cette relation entre une colonisatrice française et un Indien colonisé dans des positions de pouvoir renversés après l'Indépendance où l'ancienne dominante est maintenant dominée. En termes fanoniens, cela peut être désigné comme une fracture entre la blancheur du colon et la noirceur du colonisé, des couleurs qui glissent symboliquement aux catégories opposées dans un échange dramatique durant la période de décolonisation.

Cependant, l'assimilation linguistique des mots français étrangers en malayalam mahésien s'est quand même effectuée. Le rapport intime qui existe entre la langue et la culture est indéniable. Un apprentissage de la langue permet la compréhension de la culture d'un pays, comme la connaissance du contexte culturel d'un pays donne du sens à la langue. La spécificité du malayalam mahésien, couramment entrecoupé de français, manque dans la traduction anglaise de *DeivathinteVikrithigal*, car *God'sMischief* a fidèlement remplacé les mots franco-malayalam par leurs équivalents anglais. Dans *DeivathinteVikrithigal*, le mot *Commissaire* est souvent utilisé pour désigner le chef de la police, mais dans *God'sMischief*, ce titre français est simplement traduit par le vocable anglais, *Commissioner* - cette traduction ôte ainsi tout le halo français.

Beaucoup de mots français comme *Bonjour, Bonsoir, Au revoir, Monsieur, Madame, banc, soupe, Maire, Mairie, Commissaire, Notaire, Capitaine, rue*, se retrouvent généralement dans la *lingua francamahésienne*, ce qui est bien illustré dans les œuvres en malayalam de Mukundan. Par exemple, *paperasse* à Mahé désigne quelqu'un d'inutile et d'accablant. Les gens chiches sont appelés *mesquins* à Mahé. Pour dire vin ou alcool, les Mahésiens préfèrent utiliser *vigne* au lieu de *vin*, qui

a une assonance avec l'anglais *wine*. *Plume* et *plimethandu*, utilisés seulement à Mahé, se réfèrent à la plume et au porte-plume. Il y a aussi une tendance contraire qui se remarque dans les mots en malayalam revêtant une tournure à la française : *Thiyyas* devient *Tives*, et *Mukuvans* est transformé en *Macouas*. *Cuillél* est l'ustensile qui sert à prendre le riz, et dérive du français *cuillère*. *Cuisini* se réfère à la fois au cuisinier Othenan et à la cuisine, combinant ainsi les mots français de *cuisinier* et de *cuisine*. M. Alphonse porte des *caleçons* quand il sort, et il ramène le poisson dans le *sanchi*, mot en Malayalam créé du vocable français, *sac*. *Paranthrise* dérive de *Français*, et ce mot s'utilise pour indiquer les écoles ou la carte françaises.

Mukundan termine son roman, *Deivathinte Vikrithigal*, sur une note positive avec l'évocation des enfants des protagonistes, augurant ainsi un avenir nouveau et prometteur, dénué du voile morose des ténèbres et des abus du colonialisme. Il évoque également le retour de Mitran et Srinivasan, les fils de l'avocat Kunhaman, qui les avaient amenés de force en France pour les y éduquer parce que pour les Mahésiens épris des attraits de la France comme l'était Kunhaman, *le Mayyazhi des Thiyyas leur semblait barbare et grotesque. Donc, ils avaient émigré au pays des Blancs*²⁶. Mais ses fils languissent pour leur terre natale, et finalement, ils reviennent au terroir à l'insu de Kunhaman. Mitran et Srinivasan symbolisent la nouvelle génération des jeunes Mahésiens qui se sont approprié les cultures française et keralaise dans un parfait équilibre et qui rentrent au bercail, plein d'espoir et d'aspirations, le cœur rayonnant d'amour pour la *matrîe* qui leur a tellement manqué. Quel contraste avec leur père qui ne fréquentait que les Français et qui hésitait à se mêler avec la plèbe mahésienne pour finalement s'envoler vers la France afin que ses enfants n'acquière pas les habitudes des Thiyyas! À leur retour donc, [Mitran et Srinivasan] *se sont délectés à la vue des vadas dans la vitrine et le puttu qui s'épandait sur les feuilles de bananier. Chaque petite facette de Mayyazhi les comblait de joie. [...] Un reflet de satisfaction que le fromage ou le beurre ne pouvait offrir se voyait sur leurs visages*²⁷. Mais Arupurayil Kadangan regrette que son fils, Rahulan, ne fréquente plus l'arène du *kalari* et n'a plus de foi dans le pouvoir thérapeutique de l'*Ayurveda*, et il impute ce changement d'attitude à la présence des Blancs à Mahé.

La mélancolie de la vision de Mukundan transparaît dans la texture et le style de son *Deivathinte Vikrithigal* ou *God's Mischief*. Le protagoniste, l'attachant Père Alphonse, allège la trame tragique du roman de Mukundan grâce à ses tours de magie qui souhaitent transformer la misère à Mahé et rendre la région paradisiaque. Ainsi, l'auteur ajoute une touche de magie et de mystère à la fois aux endroits et aux gens qu'il dépeint, mêlant réalisme et fantaisie : nous voyons ainsi Kumaran Vaidyar raconter à sa femme morte les événements qui se passent à Mahé, comme si elle se tenait à ses côtés.

Donc, le roman campe un juste milieu entre le regret nostalgique du passé colonial glorieux et l'amour de la *matrice* ; une union heureuse entre les deux cultures -- étrangère et autochtone -- est vivement désirée et suggérée. Les récits de la quête d'identité que Mukundan met en place se construisent effectivement dans la perspective temporelle qui émerge du va-et-vient entre l'évocation du passé et du présent où les badineries divines changent ingénieusement les fortunes - ce qui justifie tout à fait le titre de *God's Mischief*.

Bibliographie

- Arthur, A. 1975. *Les comptoirs français de l'Inde (trois siècles de présence française)*. Paris : La Pensée Universelle.
- Anthony, F. C. 1982. *Gazetteer of India - Union Territory of Pondicherry*. Pondicherry Govt. Press Baulleuz, J. 1886. *Vingt ans dans l'Inde*. Marseille : Imprimerie Marseillaise.
- Biardeau, M. 1858. *Indes*. Paris : Le Seuil.
- Indo-French Relations*, Edited by Prof. K. S. Mathew and S. Jayaseela Stephen. 1999. Indian Council of Historical Research, New Delhi : Pragati Publications .
- M. Mukundan. 1989. *Deivanthinte Vikrithigal*. Kottayam : D.C. Books.
- M. Mukundan. 2002. *God's Mischief*. Traduction en anglais de *Deivanthinte Vikrithigal* par Prema Jayakumar. Delhi : Penguin Books .
- M. Mukundan. 1999. *On the Banks of the Mayyazhi*. Traduction en anglais de *Mayyazhippuzhayude Theerangalil* par Gita Krishnankutty. Chennai : Manas.
- K. N. Panikkar. 2007. *Colonialism, Culture, and Resistance*. Oxford University Press.
- Tillion, G. 1957. *L'Algérie en 1957*. Paris : Éditions Minuit.

Notes

1. "The Thiyyas of Mayyazhi worshipped both the Adithiyya and the Madonna of Mayyazhi. [...] when the festival of the merciful Madonna of Mayyazhi started, the Moplas wore a cross round their necks and mingled with the local Christians to watch the celebrations." (M. Mukundan, 2002 : 110-111. *God's Mischief*, traduit par Prema Jayakumar de l'original en Malayalam, *Deivanthinte Vikrithigal*). Les traductions en français sont celles de l'auteur de l'article.
2. "The Arabs flew like huge bats over Mayyazhi, their loose black kaftans ballooning. Father Alphonse joined them, flying like a seagull among crows." (M. Mukundan, 2002 : 216. *God's Mischief*).
3. Un néologisme de Germaine Tillion (cf. p.27, *L'Algérie en 1957*. Paris : Éditions Minuit. 1957).
4. Les descendants métissés des Européens : il y en a environ 1000 à Puducherry seulement, centrés autour des quartiers près de la gare, Colas Nagar et Dubraypet.
5. " His family had gained education and wealth serving the whites." (M. Mukundan, 2002 : 34. *God's Mischief*).
6. "Arupurayil Kadungan had never bowed his head before the whites [...]" (M. Mukundan, 2002 : 34. *God's Mischief*)
7. "There had been a time when she wore dresses of silk and walked tall around Mayyazhi arm in arm with Father Alphonse who was dressed in a suit and hat. She had been the cynosure of all eyes then. And now she did not have a dress which was not darned or a pair of chappals which did not have holes. The black net she wore on her hair was torn." (M. Mukundan, 2002: 201-202. *God's Mischief*).
8. "Why do you want to wear a sari? What are you, a Thiyya? Madame Maggie got angry. Elsie disliked frocks. When Mama went to church in short frocks showing her legs, Elsie felt ashamed." (M. Mukundan, 2002: 236. *God's Mischief*).

9. "With painted lips in a short dress." (M. Mukundan, 2002: 302. *God's Mischief*).
10. "The best-known prostitute..."(ibid.)
11. "Their pride and lavish lifestyle are becoming things of the past ..." (M. Mukundan, 2002: 158. *God's Mischief*).
12. "The whites and their rule had turned into grandmothers' tales. " (M. Mukundan, 2002 : 260. *God's Mischief*)
13. "The whites had exiled him. And now his own people were forcing him out of his land." (M. Mukundan, 2002: 61. *God's Mischief*)
14. "Dharmapalan now strutted around smoking scented cigarettes and buying big fish. His father and mother changed beyond recognition. Chathu was not just fatter, he was fairer too. Now the people of Mayyazhi knew that Thiyyas grew fairer when they had money." (M. Mukundan, 2002: 73. *God's Mischief*).
15. "When Madhavan had first come from Dubai, people like Dharmapalan who received French pensions had lost their importance. The people of Mayyazhi looked up to Madhavan. And now they would go sniffing after Moosa-les ingrates ..." (M. Mukundan, 2002 : 180. *God's Mischief*).
16. "There is only sand and dates in Dubai;"[...] "It's a wretched place." (M. Mukundan, 2002: 106. *God's Mischief*).
17. "He had never imagined that the white men would leave Mayyazhi, making him so poor that he would not be able to buy fish from the boats on the seashore ..." (M. Mukundan, 2002: 75. *God's Mischief*).
18. "Half-castes and Christians, Thiyyas and Moplas, all loved one another and lived peacefully in this beautiful land of Mayyazhi-a creation of the great magician residing in the sky -bounded on one side by the sea and on two sides by the river. " (M. Mukundan, 2002: 111. *God's Mischief*).
19. "There was plenty to eat and drink when the whites were here. They gave pensions to the ill and the destitute and free rations to those who could not afford to buy rice and clothes. Don't you remember how the poor fishermen cried when the white men waved goodbye and sailed away in their ships?" (M. Mukundan, 2002: 125. *God's Mischief*).
20. "The land became beggarly when the whites left [...]. There's no longer anything to eat or drink. I've never suffered like this in my life. My children are used to bread and butter. Now I can't even give them gruel. " (M. Mukundan, 2002: 139. *God's Mischief*).
21. "This place has gone to the dogs since the whites left." (M. Mukundan, 2002: 54. *God's Mischief*).
22. "The wealth of these rich, generous men adds glitter to the Mayyazhi sun. And so, to replace the departed whites, there has grown a new community of rich men who carry in their minds the undying memories of the colonial sun. The reins of Mayyazhi's economic and social life will be in their hands henceforth." (M. Mukundan, 2002: 88. *God's Mischief*).
23. "Each time [Phalgunan] came on leave from France, he looked fairer than on the previous visit. By the time he returned for good, he was as fair as the whites -a white Thiyya!" (M. Mukundan, 2002: 78. *God's Mischief*).
24. "[Assainar] had become fairer and better-looking in his old age. [...] Shivan was astonished at the transformation brought about by money in the people of Mayyazhi." (M. Mukundan, 2002 : 214. *God's Mischief*).
25. "Those two men of Mayyazhi walked to the church of the Madonna. No thoughts of difference in caste or religion existed between those two friends equally bereft of hopes and dreams. Their God was one." (M. Mukundan, 2002 : 234. *God's Mischief*).
26. "The Mayyazhi of the Thiyyas seemed uncivilised and grotesque to them. So, they had emigrated to the land of the white men." (M. Mukundan, 2002 : 183. *God's Mischief*).
27. "[Mitran and Srinivasan] feasted their eyes on the vadas in the glass case and the puttu which lay on the banana leaves. Each little sight of Mayyazhi filled them with happiness. [...] A sense of satisfaction that cheese and butter could not offer was visible on their faces." (M. Mukundan, 2002: 256-257. *God's Mischief*).